

***The Adventures of Tintin***  
**La troisième dimension selon Spielberg**  
***Les Aventures de Tintin* — Nouvelle-Zélande / États-Unis 2011,**  
**147 minutes**

Pamela Pianezza

Numéro 276, janvier–février 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65773ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pianezza, P. (2012). Compte rendu de [*The Adventures of Tintin* : la troisième dimension selon Spielberg / *Les Aventures de Tintin* — Nouvelle-Zélande / États-Unis 2011, 147 minutes]. *Séquences*, (276), 38–39.

## The Adventures of Tintin

### La troisième dimension selon Spielberg

Le réalisateur américain s'offre une cure de jouvence avec cette adaptation virtuose et sous amphétamines de l'œuvre d'Hergé. Un pur concentré d'aventure, comme au temps des premiers Indiana Jones.

Pamela Pianezza

L'Europe ayant échoué à offrir au représentant de la bande dessinée franco-belge une adaptation cinématographique digne de ce nom, il était de bonne guerre de laisser un Américain tenter sa chance. Mission réussie: Spielberg fait passer Tintin de la vignette au grand écran avec une intelligence et une dextérité inédites et bluffantes. On pensait pourtant le réalisateur en bout de course, aussi usé que le héros de son décevant *Indiana Jones et le Royaume du crâne de cristal* (2008). L'heure de la relève semblait même avoir sonné depuis que de petits jeunots comme J.J. Abrams s'étaient mis en tête de rendre hommage au maître (*Super 8*). C'était oublier à quel point *The Adventures of Tintin* sont pour Spielberg le film de toute une carrière, lui qui, il y a trente ans déjà, acquérait les droits de l'œuvre d'Hergé. Grand admirateur de *Duel*, celui-ci accepta exceptionnellement de lui laisser carte blanche. «*Je serai sans doute trahi, mais avec lui, je le serai talentueusement*», aurait déclaré le dessinateur selon une légende, qui se révélera prophétique: Spielberg s'est joyeusement réapproprié le travail d'Hergé, mais dans le plus grand respect du matériau initial.

Le ton est donné dès la première image (et la première note) du film. Dans un générique filmé quasiment «à plat» et sur un air de jazz très «années 30», un Tintin véloce et bondissant sème facétieusement une tripotée d'ennemis. La musique est d'époque, mais la mise en scène cite

ouvertement un autre film de Spielberg, *Catch Me If You Can*. Quant à l'animation, elle enfle progressivement jusqu'à la 3D, dans une séquence d'ouverture d'une beauté saisissante: dans un marché aux puces fourmillant de détails — au point que l'on ne sait plus où donner de l'œil — surgit tout d'un coup le visage si crédible, si concret, si réel, de Tintin. Pour la première fois, le héros d'Hergé prend vie. Telle est donc la promesse de Spielberg: faire du neuf avec du vieux et du vieux avec du neuf.

...Tintin est un parfait héros spielbergien, mû par la même innocence pétrie de certitudes que le tout premier Indiana Jones. La curiosité étant son seul moteur...

Par la grâce de la *performance capture* — technique consistant à numériser les mouvements d'un comédien pour animer les personnages —, Tintin hérite ainsi de la fougue émerveillée et naïve de l'excellent acteur Jamie Bell (*King Kong*, *Jane Eyre*...), quand le capitaine Haddock écope de l'irrésistible gestuelle bougonne et alcoolisée d'Andy Serkis, à qui l'on devait déjà le teigneux Gollum de *Lord of the Rings*.





Il faut un temps d'adaptation pour se faire à l'atmosphère colorée et chargée du film, à la précision de l'image et à la netteté des décors tant chaque centimètre carré de l'écran est pleinement investi (la visite de l'appartement de Tintin, avec ses coupures de presse et ses prix de journalisme au mur, est particulièrement réjouissante). Ce n'est pourtant que le début: les présentations faites, Spielberg — qui nous rappelait dès son générique qu'il est, avant tout, un cinéaste de la course-poursuite — nous embarque très vite dans une fuite éperdue vers... une résolution de l'intrigue qui n'a finalement que peu d'importance (où se trouve le fameux trésor de la Licorne?) et qui n'est que le prétexte à un voyage dans l'espace et dans le temps. Ici on apprécie l'aventure pour l'aventure, comme un plaisir simple et enfantin. Un cycle sans fin de «Bang!» «Splash!» «Boum!» qui ne semble avoir d'autre finalité que sa répétition. En cela, Tintin est un parfait héros spielbergien, mû par la même innocence pétrie de certitudes que le tout premier Indiana Jones. La curiosité étant son seul moteur, nul besoin du traditionnel bouleversement traumatique initiatique comme la perte d'un enfant, d'une mère ou d'une épouse. L'entourage du gamin à la houppette est d'ailleurs exclusivement masculin (la Castafiore ne fait qu'une brève apparition). Et lorsque le thème de la famille est abordé, il semble s'agir de clonage plus que de descendance, tant Haddock est une réplique parfaite de son ancêtre pirate.

À la réflexion, ce vieux loup de mer est peut-être bien le vrai héros du film. Le seul dont l'histoire nous touche, un peu, dans un récit où l'émotion découle du mouvement et de la beauté bien plus que des enjeux dramatiques, secondaires, voire inexistantes. On comprend dès lors le choix de Spielberg de fondre plusieurs albums dans son film et de faire de la rencontre entre Tintin et Haddock — à bord du Karaboudjan, où tous deux

sont retenus prisonniers — le point d'orgue du récit. «En créant un pont entre *Le Crabe aux pinces d'or* et *Le Secret de la Licorne*, Spielberg fait du *buddy movie*, mais il le fait bien», constatait le spécialiste de Tintin Benoît Peeters dans une interview aux *Cahiers du cinéma* en novembre dernier.

Fidèle à l'esprit plus qu'à la forme des albums, le réalisateur s'est octroyé d'autres libertés, étoffant la personnalité de ses héros (Tintin, plus opportuniste, n'oublie jamais qu'il a un reportage à boucler, Haddock révèle un humour insoupçonné et Milou s'avère être un allié athlétique et décisif dans de nombreuses situations), créant un méchant de toutes pièces (le cynique Sakharine, descendant du sanguinaire Rackam le Rouge) et truffant son récit de scènes d'action explosives.

Finalement, c'est ce rythme fou, presque oppressant parfois, qui rend le meilleur des hommages à l'œuvre d'Hergé, dont les albums n'étaient qu'action. Le monde n'est plus que mouvement, vitesse, mirages, reflets, apparitions, disparitions... Une apparence modulable à l'infini que Spielberg s'amuse à filmer à travers tous les prismes possibles (miroir, vitre, flaque d'eau...). **The Adventures of Tintin...** est un film excessif mais pas fourre-tout. Ingénieux, étourdissant, porteur du même cocktail humour/aventure qui fit le succès de la série des *Indiana Jones*. Morale de l'histoire: en cinéma la fidélité n'est pas toujours une qualité.

■ **LES AVENTURES DE TINTIN** | Nouvelle-Zélande / États-Unis 2011 — **Durée:** 147 minutes — **Réal.:** Steven Spielberg — **Scén.:** Steven Moffat, Joe Cornis, Edgar Wright — **Images:** Janusz Kaminski — **Mont.:** Michael Kahn — **Mus.:** John Williams — **Son:** Rod Judkins, Dave Whitehead — **Dir. art.:** Andrew L. Jones — **Cost.:** Lesley Burkes-Harding — **Avec.:** Jamie Bell (Tintin), Andy Serkis (le capitaine Haddock), Daniel Craig (Ivanovich Sakharine), Nick Frost (Dupont), Simon Pegg (Dupont). — **Prod.:** Kathleen Kennedy, Steven Spielberg, Peter Jackson — **Dist.:** Paramount.